

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.

ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.

Directeur : TUDÉ SPIS.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: Les Pêcheurs de Crevettes à Nieuport, d'après M. Hirth du Frènes. - Sur le Lac, d'après M. C. Brochat. - La Souris prise, d'après M. K. Plathner. - La Journée de Thomas-le-Menuisier, par Chaz. II.

TEXTE. Nos Gravures. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Le Fils de l'Inconnu. - Souvenirs d'un Séjour au Mexique. Un Alcade d'un Genre peu rare. - Education domestique. Choix d'un État. - Bannière du Toit paternel. Roman. - La Boîte aux Jeux d'Esprit. Enigme.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N^o. 107.

à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N^o. 2.

— 10^e ANNÉE. —

15 Novembre 1879.

NOS GRAVURES.

LES PÊCHEURS DE CREVETTES A NIEUPORT.

Bien des personnes ignorent peut-être que sur nos côtes maritimes, et à Nieuport-Bains surtout, on pêche, à cheval, les crevettes.

Rien n'est plus vrai cependant, et la gravure que nous en donnons aujourd'hui, en fait foi. Voici comment cette pêche se fait :

On se réunit à six ou huit ordinairement, sur la plage, le soir, à la marée basse; on attache un grand filet aux chevaux, et ces préparatifs achevés, le pêcheur-cavalier saute sur la selle de bois et s'avance dans la mer jusqu'à mi-corps.

Les pêcheurs travaillent par trois ou quatre couples de chevaux; ces pêches durent en moyenne deux heures et rapportent jusqu'à quinze francs à chaque individu.

Cette gravure est exécutée d'après un tableau de M. Hirth du Frènes, artiste de talent, qui se plaît à reproduire les scènes de notre littoral, et qui a pris celle-ci sur les lieux mêmes, à la pittoresque plage de M. Benjamin



Crombez, laquelle plage est en train, grâce à son intelligent et aimable propriétaire, de devenir une station balnéaire importante.

SUR LE LAC.

Le crépuscule descend sur la terre, quelques étoiles déjà scintillent au firmament. Où vont ces jeunes filles, à elles deux, laissant voguer à l'aventure leur légère nacelle sur le miroir calme et uni du lac? Elles vont où les mène le vent, enfant doucement les voiles de leur embarcation, et elles se laissent conduire, absorbées par les beautés du spectacle qui les environne.

L'une d'elles, debout dans la barquette, le sourire aux lèvres, porte ses regards sur la rive, qu'elle vient de quitter, et qui s'éloigne de plus en plus; l'autre, assise sur le bord de la nacelle, l'esprit livré à de vagues rêveries, dirige la proue d'une main distraite, et à travers les brumes du soir, tâche de découvrir l'autre bord du lac, vers lequel le vent les emporte.

Ce tableau de M. Brochat est une œuvre d'art d'une grande valeur; admirez les poses si naturelles de ces deux jeunes personnes; le calme des eaux du lac, qui réfléchit la sérénité et la quiétude qu'on lit sur leurs visages; et ces montagnes bleuâtres, qui s'évanouissent dans le lointain, ajoutent au charme de la scène.

LA SOURIS PRISE.

Une veuille et son chat vivaient retirés du monde, dans un modeste et solitaire asile. Leurs jours s'écoulaient calmes et heureux, sans que rien vint jamais troubler leur profonde quiétude...

Une nuit, un bruit étrange éveilla à la fois et le chat et sa maîtresse, qui tous deux se levèrent, pleins d'anxiété. L'antique bahut de chêne semblait être ensorcelé, les assiettes, les plats, les verres se cognaient les uns contre les autres et exécutaient des pirouettes sur eux-mêmes. Mais quand le chat eut fait entendre ses miaulements, la vieille ses cris d'effroi et ses imprécations, tout rentra dans le silence.

Il n'était pas bien difficile de découvrir quel était l'auteur de ce vacarme : une méchante souris a ait dévoré, jusqu'à la croûte, le pain et le fromage de la bonne femme. Le lendemain matin, une trappe, ensevelie dans la poussière du grenier, fut dressée dans le bahut comme une batterie de guerre contre la dévastatrice; celle-ci, gourmande comme tous ceux de sa race, fut bientôt alléchée par l'appât, et vlan! la voilà bellement prise dans la souricière, se débattant en vain pour pouvoir en sortir. Adieu pour toujours lard, fromage et friandises: la dent impitoyable du matou va faire bonne justice de cette existence passée à grignoter le bien d'autrui.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Ce n'est guère que quand on arrive à avoir l'estomac délabré, que l'on s'occupe de la façon dont on digère. Et pourtant c'est un point capital que le travail de la digestion!

Un ancien adage nous dit que pour faire un bon repas, il faut avoir „le dos au feu et le ventre à table”. Il est en effet une circonstance pour laquelle le froid est surtout incommode, c'est le moment pendant lequel on prend ses repas. Le travail de la digestion faisant affluer le sang à l'estomac, contribue à rendre le reste du corps extrêmement sensible aux abaissements de la température, et l'empêche de réagir contre cette influence par la calorification propre. Il faut donc, autant que possible, en hiver, pour ses repas, se tenir dans une pièce convenablement closé et chauffée, et en été dans un lieu frais et agréable.

Il n'importe pas moins d'éviter soigneusement l'atmosphère malsaine des pièces mal aérées et pe...

La table de la famille doit être saine et modeste, aérée et à l'abri du froid et de la chaleur, sans tomber dans aucun excès.

C'est à table que la maxime : „væ soli!” trouve sa plus parfaite application. Celui qui mange seul, mange vite, s'ennuie et se préoccupe. Toute la digestion de son repas se ressentira de la manière dont il l'aura pris. Pour cette raison et pour cent autres, la table à un couvert du meilleur restaurant ne vaudra jamais l'humble table du toit paternel, ni même ces grandes tables d'hôtes des anciennes auberges, dont une gaité bruyante et un peu vulgaire animait les repas.

S'il n'est pas bien de lire en mangeant, il faut surtout s'abstenir — j'insiste sur ceci, — de traiter à table des questions de nature à engendrer des discussions interminables, comme cela n'a que trop souvent lieu aujourd'hui... On s'échauffe, on s'emporte, on ne s'écoute point, et pour avoir le temps de discuter plus à l'aise, on avale les morceaux sans les mâcher.

Nos ancêtres avaient une toute autre manière d'agir. Ils regardaient l'heure du repas comme un temps de repos, dont il fallait bannir les affaires sérieuses.

Après le repas, il est avantageux de rester assis quelques instants ou de se promener à pas lents et de faire ensuite un exercice modéré.

Que l'on se garde bien, en sortant de table, de se livrer à des travaux pénibles, à des courses précipitées, à des contentions d'esprit, à de vives sensations, aux changements brusques de température.

Le sommeil, après le repas, ou la sieste, est sans danger pour les personnes affaiblies par les maladies, épuisées par les fatigues ou l'influence d'une température trop élevée, pour les enfants et les vieillards au déclin de l'âge. Mais l'habitude de la sieste est nuisible aux sanguins et aux forts mangeurs.

ELOY.

LE FILS DE L'INCONNU.

II. — LA TRAHISON.

Les Croisés hollandais s'étaient dirigés vers le sud pour rejoindre les Belges, réunis sous la bannière du comte Robert de Flandre. Vers l'automne de l'année 1096, tous se dirigèrent vers cet Orient mystérieux, objet de leurs vœux les plus ardents. Constantinople devait être le lieu du rendez-vous général, et la brillante et noble cité du Bosphore devait voir réunis dans ses murs tous ces farouches guerriers de l'Occident, étonnés de son faste et de ses richesses.

Nous ne raconterons pas la longue marche des Croisés à travers l'Europe Centrale, l'étonnement des peuples à l'aspect de ces troupes innombrables de guerriers, marchant infatigables et animés d'un feu sacré à la conquête d'un monde ignoré.

Quant au jeune Hugo, le fils adoptif du moine Bruno, la nouveauté et la variété du spectacle qu'il avait sans cesse sous les yeux, les aventures incessantes d'une longue expédition à travers des terres inconnues, et surtout la grandeur et la noblesse de l'entreprise, tout était de nature, sinon à guérir entièrement la plaie de son cœur, du moins à en adoucir l'amertume. Lorsque l'armée du comte de Flandre arriva sous les murs de Constantinople, il était entièrement fait à sa nouvelle position, et son seul désir était de pouvoir s'illustrer bientôt sur les champs de bataille.

Aussi, le temps que les Croisés durent passer inactifs sous les murs de Byzance, lui parut bien long. Déjà, dès le commencement de 1097, le gros de l'armée était arrivé en vue de la cité orientale, sous la conduite des principaux chefs. A leur tête était le valeureux Godefroid de Bouillon, ayant sous sa bannière la fleur de la noblesse de la France et de la Belgique wallonne.

Des milliers de chevaliers, des centaines de mille archers et gens d'armes, campés à l'ombre des murs de la cité byzantine, n'attendaient que le signal de marcher en avant, mais ce signal n'arrivait pas; l'astucieux empereur d'Orient, Alexis Comnène, saisi de méfiance et

de peur, mettant tout en œuvre, les flatteries et les menaces, accordant, puis retirant la permission de traverser ses Etats, retenant les bagages et les vivres, faisait perdre à l'armée chrétienne un temps précieux.

L'Empereur crut enfin avoir trouvé un moyen de s'attacher l'armée chrétienne: c'était de réclamer des chefs, avant de leur livrer passage, le serment de fidélité.

Le jour de la cérémonie fut fixé, et les guerriers d'Occident furent réunis à cet effet dans la grande salle du palais impérial, splendidement décorée et brillant d'un faste tout oriental.

Le jeune Hugo se trouvait parmi les chefs, car le comte de Flandre, qui avait reconnu ses talents militaires, lui avait donné un commandement sous sa bannière.

La cérémonie de la prestation de serment eut lieu, et Hugo vit avec douleur tant de vaillants princes, tant de glorieux chefs, se faire les hommes-liges d'un despote sans valeur et sans caractère.

Notre héros, n'ayant qu'un commandement inférieur, le serment ne lui fut pas demandé, mais il montrait assez les sentiments qui l'animaient. Aussi, lorsque la cérémonie fut terminée, l'empereur Alexis lui fit signe d'approcher. Le jeune homme obéit et s'avança, conservant son attitude noble et fière, mais sans bravade comme sans crainte.

— Et vous, mon brave guerrier, lui dit Alexis, ne prêtez-vous pas serment?

— Noble prince, répondit Hugo, n'ayant ni rang ni dignité dans l'armée, cela me semble superflu.

Alexis ne parut pas satisfait de cette réponse; il continua:

— Mais supposez que je tiens à ce serment, seriez-vous disposé à le prêter?

Le jeune homme réfléchit un instant, puis dirigeant son œil perçant sur le prince, il dit d'une voix forte et grave:

— Dans ce cas, Sire, je jurerais de vous rester fidèle aussi longtemps que vous resterez fidèle envers les Croisés.

Cette réponse intimida l'Empereur; il cessa son interrogatoire, en se félicitant intérieurement que le jeune Hugo ne fût pas parmi les chefs de l'expédition.

On quitta enfin Constantinople, et les Croisés purent saluer dans le lointain la terre qui allait être le théâtre de leurs exploits.

Après une marche de plusieurs jours, à travers une contrée fertile, ils virent s'élever à l'horizon, les murs formidables et les hautes tours de Nicée, la première ville ennemie qu'ils devaient rencontrer.

Les Sarrasins, sous la conduite du redoutable Kiliç-Arslan, surnommé „glaive de Lion,” s'apprêtèrent à une défense désespérée; mais les chrétiens ne se laissèrent pas intimider par la vue de ces murs massifs et de ces quatre cents tours, formant autant de citadelles réputées imprenables.

Dix mille tentes s'élevèrent bientôt dans la plaine de Nicée, et les Infidèles virent avec effroi cette multitude de guerriers entourer leurs murailles comme d'un cercle de fer.

Le siège commença. Rien ne saurait décrire la furie qui animait les combattants des deux côtés. Les premières attaques des Croisés furent repoussées; des milliers de cadavres s'amoncelèrent bientôt sous les remparts. Cependant les chrétiens ne se décourageaient pas, et leur ardeur était égale à celle de leurs ennemis.

Hugo se distinguait au premier rang. Un jour que les Croisés avaient pu un instant se maintenir sur les murailles de la ville ennemie, il avait été le premier à y mettre le pied; il fut aussi le dernier qui en descendit. En récompense de sa belle conduite, le comte de Flandre l'arma chevalier de sa propre main, en présence de ses troupes.

Le lendemain, celui que nous appellerons dorénavant le chevalier Hugo, se promenait dans les montagnes qui baignent à l'orient la plaine de Nicée. Il avait toujours été grand amateur du plaisir de la chasse; comme on avait décidé de prendre du repos ce jour-là, il résolut d'essayer ses armes contre les fauves de ces contrées.

Il erra longtemps sans rencontrer de quoi exercer son ardeur; enfin ayant entendu du bruit dans un arbre au-dessus de sa tête, il vit un pigeon qui prenait son vol. Faute de mieux, il lui décocha une flèche, et l'oiseau tomba à ses pieds.

Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'en le ramassant, il remarqua qu'il portait à l'une de ses pattes un petit papier revêtu de caractères d'écriture; le pigeon était donc un messager, et l'écrit pouvait contenir des révélations importantes. Il reprit immédiatement le chemin du camp pour remettre le billet à son chef.

Hugo ne s'était pas trompé: la communication était des plus importantes; elle émanait du Sultan en personne qui engageait les assiégés à ne pas perdre courage et annonçait pour le lendemain son arrivée avec une armée formidable.

La découverte de Hugo avait donc quelque chose de providentiel. Les chrétiens, avertis, pouvaient faire leurs préparatifs pour soutenir le choc. Les chefs croisés félicitèrent le jeune homme, et le comte Robert lui demanda ce qu'il désirait en récompense du service qu'il venait de rendre.

Hugo rejeta loin de lui tout le mérite de son action, et déclara qu'il ne voulait aucune récompense; la seule faveur qu'il sollicitait, c'était d'être placé à l'avant-garde.

Le lendemain, dès les premiers rayons du jour, les Croisés virent se développer dans la plaine d'innombrables escadrons de cavaliers musulmans, sortant de tous les défilés des montagnes; mais, prévenus qu'ils étaient de leur arrivée, ils ne s'en étonnèrent pas, et la lance et l'épée à la main, ils se disposèrent à les recevoir dignement.

Les sectateurs de Mahomet s'aperçurent immédiatement qu'ils étaient trahis, mais ils n'en firent pas moins vaillamment leur devoir.

La lutte s'engagea bientôt, le choc fut terrible, les airs éclataient de mille cris de guerre, prononcés dans toutes les langues de l'Occident et de l'Orient; les deux mondes étaient aux prises; le sang coulait à flots et allait rougir les eaux des rivières. Bien des chrétiens jonchaient le sol de leurs cadavres, mais le gros de l'armée, sous la conduite de Godefroid de Bouillon et de Robert de Flandre, restait inébranlable comme un rocher. Déjà les Sarrasins commençaient à fléchir, déjà les chrétiens criaient victoire, lorsque le chevalier Hugo, qui était toujours à la tête des combattants, montra au comte Robert, qui se trouvait près de lui, un nuage de poussière, semblant descendre des montagnes dans la direction de l'est.

Il y eut un instant de silence et d'attente. Bientôt le nuage s'ouvrit, et une nuée d'escadrons turcs en sortit, faisant briller au soleil ses cimetières étincelants.

Ce renfort était conduit par le Sultan en personne.

— Tant mieux! s'écria Robert de Flandre, le combat va reprendre, la victoire sera d'autant plus glorieuse!

Cependant les cavaliers approchaient de plus en plus; bientôt les deux troupes se joignirent, et la lutte recommença avec plus d'acharnement que jamais. Déjà la victoire s'attachait à la bannière du Croissant, lorsque la voix puissante du Godefroid de Bouillon retentit soudain, et son cri de guerre, propagé dans toute l'armée, rendit l'avantage aux chrétiens qui enfoncèrent les rangs des Musulmans, lesquels ne formèrent bientôt plus que des bandes éparpillées; le chef des Croyants lui-même se vit obligé de fuir et de se retirer derrière les montagnes avec les débris de ses troupes.

Le chevalier Hugo s'était, comme toujours, distingué parmi les plus intrépides, il avait fait des merveilles et avait de sa main tué un des plus célèbres émirs de l'armée ennemie.

Après cette éclatante victoire, le siège de Nicée pouvait être repris avec un succès assuré. Cependant il durait déjà depuis sept semaines et semblait devoir s'éterniser, car par le lac Ascanius, sur lequel la ville de Nicée est assise, les assiégés recevaient sans cesse de nouvelles forces et des vivres à volonté. Les Croisés concurent le projet de leur enlever ce secours en fermant le lac. Avec des peines inouïes, ils firent transporter des bateaux de la mer Médi-

terrannée dans le lac, et le lendemain, les Musulmans virent avec effroi une ligne de vaisseaux entourer leurs remparts du côté de la terre. Les Croisés avaient élevé des ouvrages qui les protégeaient contre les traits de leurs ennemis et leur permettaient en même temps d'approcher des murailles. Dès ce moment, la ville cessait d'être imprenable. Une nouvelle attaque fut décidée; les assiégés, découragés et à moitié vaincus, commencèrent à faiblir, les chrétiens étaient sur le point d'obtenir enfin le fruit de leurs efforts. Mais tout-à-coup un cri de douleur s'échappa des lèvres des chrétiens; le glaive leur tombe des mains; ils restent comme attachés au sol, au pied des murailles qu'ils n'ont plus qu'à franchir.

Le mot „trahison! trahison!” sort de toutes ces bouches qui, il y a un instant encore, entonnaient des chants de victoire.

En effet, sur toutes les tours, sur tous les bastions vient soudainement de surgir le drapeau grec...

Tandis que les Croisés se préparaient à une dernière et décisive attaque, le fourbe Empereur des Grecs avait envoyé des messagers vers les Musulmans pour les engager à mettre la ville en son pouvoir. C'est ainsi que le drapeau byzantin flottait sur les murs de Nicée.

Cette lâche conduite méritait un châtement, mais les chefs chrétiens, redoutant de verser le sang de leurs coreligionnaires, donnèrent le signal du départ.

III. — DE NICÉE A SÉLEUCIE.

Après la chute de Nicée, les Croisés, désireux avant tout de poursuivre le but de leur expédition, s'avancèrent plus avant dans l'Asie-Mineure et arrivèrent ainsi à l'endroit où le fleuve Gallus et le Sangarius unissent leurs eaux.

Les chefs chrétiens appréhendant qu'une contrée aussi desséchée ne pourrait faire vivre une telle masse d'hommes, décidèrent de se partager en deux groupes, dont le plus considérable fut placé sous les ordres de Godefroid.

Après une marche des plus pénibles, le comte de Flandre arriva dans la sauvage vallée de Gorgoni, conduisant vers la plaine de Dorylée.

Par une matinée du mois de juin 1097, les Croisés virent apparaître de derrière les montagnes et les rochers, une bande de cavaliers, aussi nombreuse que les sables du désert. Au cri de „Allah! Allah!” elle tomba sur les chrétiens, qui se virent bientôt environnés de toutes parts. C'était l'armée du sultan Kilidj-Arslan qui, depuis la défaite de Nicée, avait eu le temps de se retenir et de se réunir.

Sur le flanc de toutes les montagnes se déployèrent les bataillons musulmans; le comte de Flandre et les autres chefs eurent bientôt envisagé le danger de la situation; ils se retranchèrent immédiatement derrière une petite rivière qui coulait près de leur camp et envoyèrent un messager vers Godefroid de Bouillon, pour l'avertir du danger qui les menaçait. Ce messager était un moine, aumônier du duc de Normandie.

Les Musulmans engagèrent bientôt l'action, et ne tardèrent pas à être mis en déroute. Les Croisés, abandonnant sans défense leur camp, se mirent à leur poursuite. Mais un autre parti d'Infidèles, profitant de cette circonstance, se jeta sur le camp dégarni de ses défenseurs et où se trouvaient des milliers de femmes, de vieillards et d'enfants sans défense. Des cris d'angoisse s'élevèrent dans les airs, tandis que l'incendie commençait à éclairer l'horizon de ses teintes lugubres; des centaines de victimes allaient succomber sous le fer musulman, tandis que l'esclavage, pire que la mort, en attend d'autres.

Mais les cris de détresse, sorti du camp envahi, avaient été entendus des Croisés, qui firent aussitôt volte-face; une fureur nouvelle les animait, car cette fois ils allaient combattre non plus pour leur propre vie, mais pour celle de leurs femmes, de leurs pères, de leurs enfants.

Cependant il semblait que le nombre des ennemis s'accroissait sans cesse; il en surgissait de toutes parts, et malgré sa valeur, l'armée chrétienne était dans le plus grand danger;

déjà le soleil baissait et les secours attendus n'arrivaient pas.

Le comte de Flandre, toujours en avant à la tête de sa troupe, s'était un instant reposé, appuyé sur son épée à deux mains et interrogeait l'horizon; mais hélas! il n'apercevait que les bataillons ennemis dont le nombre grossissait sans cesse.

Près de lui se trouvait Hugo.

— Mon jeune ami, dit-il en se tournant vers ce dernier, je crains bien que jamais nous ne sortions d'ici: nous sommes entourés comme d'un cercle de fer.

— Mais le vaillant Godefroid de Bouillon peut encore venir à notre aide, répondit Hugo; notre envoyé doit être parvenu jusqu'à lui...

Robert secoua la tête avec découragement.

— Je crains le contraire, dit-il, sinon les secours seraient déjà arrivés; notre émissaire se sera égaré, ou sera tombé aux mains des ennemis.

— Si je prenais sur moi cette mission, sire comte?

— Impossible, chevalier; nous sommes cernés, il n'y a plus d'issue; combattons donc comme des hommes pour mourir en chrétiens.

— Mon fidèle coursier et ma bonne épée sauront bien me frayer un passage.

— Puis-je vous exposer à des dangers certains, Hugo?

— Ecoutez, comte: ici nous sommes également menacés d'une mort certaine; voyez, les Turcs approchent; il est encore temps maintenant, laissez-moi partir.

— Allez donc, valeureux chevalier, et que Dieu conduise vos pas.

(A continuer.)

SOUVENIRS D'UN SÉJOUR AU MEXIQUE.

UN ALCALDE D'UN GENRE PEU RARE.

I.

Lorsque j'arrivai à San-Blas, — jadis le port le plus riche et le plus important de toute la côte mexicaine que baigne l'Océan Pacifique, — cette ville n'existait plus qu'à l'état de ruines. Son opulence passée était devenue une tradition, moins qu'un souvenir, presque une légende. Le choc produit par une liberté trop précoce, succédant à une domination trop absolue, avait amené ce triste résultat.

Après avoir confié mon cheval à l'hospitalité d'un pauvre diable de lepero qui habitait à lui seul un ancien palais abandonné et à peu près détruit, — car le salon de réception existait seul encore et offrait un abri contre la pluie, — je me rendis, en me promenant, sur le bord de la mer. Or, la rade de San-Blas étant éloignée à peu près d'une demi-lieue de la ville, et le chemin qui y conduit se composant d'épaisses et brillantes couches de sable, j'éprouvai un véritable bonheur, en trouvant sur le bord de la plage une espèce de cabane en bambou, du toit de laquelle pendait un écriteau portant le titre ambitieux de „Fonda” ou auberge.

J'entrai aussitôt.

Appuyé sur une table boiteuse, composée de deux planches d'acajou brut, jet, assis sur une chaise de jonc, se tenait un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans. En face de lui, un Mexicain, le corps à moitié recouvert par une vieille couverture de coton, buvait un verre de limonade. Quant au jeune homme, il portait un costume de marin.

La rencontre d'un Européen sur la côte Pacifique est toujours une bonne fortune pour un voyageur; aussi le jeune homme se hâta-t-il, en me voyant entrer, de reculer sa chaise et de me faire une place près de lui.

Après les premières phrases banales par lesquelles débute toujours une conversation qui s'établit entre deux personnes qui se voient pour la première fois, le jeune homme me raconta son histoire.

Il était Anglais, avait quitté Londres depuis près de deux ans; engagé en qualité de pilote sur un navire marchand, le „Sholfeld,” il comptait avec impatience les heures qui le séparaient encore du retour.

— Ma bonne chère mère ne voulait pas me laisser partir, me dit-il, mais mon père l'a exigé. C'est un rude métier que celui de marin, Monsieur, mais j'espère retrouver à Londres ma bonne mère et Jenny qui m'attendent, et

cette idée me fait supporter avec résignation les ennuis de ma position présente.

— Il y a longtemps que vous êtes à San-Blas? lui demandai-je.

— Près d'un mois, me répondit-il, et nous

y resterons encore au moins quinze jours pour compléter notre chargement de bois de teinture.

— Et comment passez-vous votre temps?

— Ne me le demandez pas: de la façon la



SUR LE LAC, D'APRÈS M. C. BROCHAT.

plus ennuyeuse et la plus stupide. J'ai rencontré cet homme que vous voyez là assis en face de moi, il y a près de trois semaines, et depuis lors nous ne nous sommes plus quittés. Il venait de Pérou avec trois petits tonneaux

d'eau-de-vie, pour s'embarquer à San-Blas sur un cabotier, et aller les vendre à Mazatlan, lorsqu'il m'a rencontré, et, grâce à l'ennui que j'éprouvais, je me suis lié avec lui. Quinze jours après notre connaissance, nous avons consommé

deux de ces tonneaux, et, jugeant alors qu'il était inutile de s'embarquer pour aller vendre le troisième et dernier, il est resté à San-Blas.
— Et pourquoi avez-vous donc respecté ce dernier tonneau?

— Ma foi, je l'ignore; ce Mexicain prétend que c'est une ressource contre l'adversité, et qu'il faut toujours avoir quelque chose derrière soi. Aussi, depuis huit jours, m'a-t-il adopté pour amphitryon, ce qui commence à me fati-

guer, car cet homme a un gosier aussi insatiable que le sable des déserts, et qui absorbe en eau-de-vie toutes les économies que j'avais faites pour rapporter quelque cadeau à Jenny. Après quelques nouvelles phrases assez in-

signifiantes, je pris congé du jeune Anglais; puis, louant une „canoa” et deux rameurs, j'allai faire une promenade sur la mer et voir la rade de San-Blas, une des plus belles qui soient au monde.



LA SOURIS PRISE, D'APRÈS M. K. PLATHNER.

Lorsque je débarquai sur la plage, de retour de ma petite excursion, je vis une foule de Mexicains déguenillés, comme le sont tous les misérables habitants de San-Blas, parmi lesquels se trouvaient quelques matelots.

— Qu'y a-t-il? demandai-je à un lepero en m'approchant.

— Oh! ce n'est rien, seigneurie, me répondit-il; c'est un homme qu'on vient de tuer... Je ne sais quel pressentiment j'éprouvai à

cette annonce, mais toujours est-il que, contrairement à mes habitudes d'indifférence, je pénétrai dans le cercle des curieux.

Le spectacle qui se présenta à mes yeux me fit pousser un cri d'horreur et de surprise. Mon

pauvre pilotin anglais gisait par terre dans une mare de sang, le col à moitié séparé du tronc.

— Quel est l'assassin ? demandai-je.

— C'est moi, seigneurie, me dit avec une grande tranquillité le Mexicain que j'avais vu attablé avec lui, il y avait à peine deux heures, dans le cabaret où j'étais entré pour me rafraîchir.

— Et pourquoi, infâme, as-tu tué ce jeune homme ? lui demandai-je.

— Tiens ! mais cela ne vous regarde pas, me dit-il ; qu'on me conduise chez l'alcade, et je m'expliquerai. Du reste, je suis innocent.

— Eh bien ! conduisons-le chez l'alcade, dirent les matelots anglais, qui prenant le meurtrier par les bras l'entraînèrent avec eux.

L'alcade demeurait à quelques pas plus loin, dans une cabane faite en palmiers. Sa seigneurie, lorsque nous arrivâmes chez elle, était occupée à étendre du linge à sécher, car sa femme était blanchisseuse. On lui expliqua l'affaire en deux mots.

— Ma foi ! dit l'alcade après un moment de réflexion, qu'on conduise cet homme à San-Blas, qu'on le jette en prison !

— Pardon, seigneurie, s'écria l'accusé, voici le fait en peu de paroles.

— Tais-toi, assassin ! interrompit l'alcade furieux.

— C'est bien, je vais me rendre alors en prison, puisque votre seigneurie ne veut point m'écouter, reprit le meurtrier. Cependant je désirerais bien lui dire auparavant deux mots tout bas.

L'assassin, en parlant ainsi, s'approcha vivement du magistrat, et lui murmura à l'oreille quelques paroles que nous n'entendîmes pas.

— Au fait, mon garçon, dit alors l'alcade, dont la contenance changea comme par enchantement, puisque tu as des affaires pressées et que rester en prison te dérangerait, distu, rien ne nous empêche d'écouter la cause. Explique-toi.

— Voici le fait, dit le misérable : cet homme, après avoir bu deux tonneaux d'eau-de-vie, sur trois que j'avais...

— Alors il est bien certain qu'il t'en reste encore un, n'est-ce pas ? interrompit l'alcade.

— Je vous le jure !... Cet homme me refusait avec inhumanité les quelques petits verres que je lui demandais. Exaspéré par un dernier refus, je lui fis des reproches ; puis, ma foi, comme il me menaça à son tour, je pris les devants, et je lui coupai le cou. Voilà tout.

Ce cynique aveu souleva un murmure d'indignation parmi les matelots anglais présents.

— C'est un mensonge ! dit l'un d'eux en s'adressant en mauvais espagnol à l'alcade. Je vais vous dire la vérité, moi !

— Silence, calomniateur ! s'écria l'alcade en interrompant le matelot.

Puis, adressant avec douceur la parole au prévenu, le juge conciliateur reprit :

— Mon garçon, tu as été trop vif. Mais, au total, ta sûreté était compromise... et tu étais en état de légitime défense.

— Je l'avoue, dit l'assassin d'un air plein de bonhomie ; j'ai été trop vif ; mais j'en suis puni... voyez-vous ; car je suis persuadé que, j'avais insisté avec plus de modération, l'Anglais m'eût payé, non-seulement le „cuartillo" d'eau-de-vie que je lui réclamais, mais bien d'autres encore... C'est une bonne occasion que je perds là. Mais j'avoue que je l'ai mérité... Ça m'apprendra une autre fois à savoir me modérer.

— J'aime à l'entendre reconnaître ainsi ses torts, dit l'alcade. C'est signe que tu as l'âme élevée. Va, et ne recommence plus.

Après avoir rendu cette incroyable sentence, le juge se leva, puis, ayant salué l'assassin, il s'en alla étendre de nouveau son linge. J'étais trop habitué à la justice mexicaine pour m'étonner de ce qui venait de se passer ; mais il n'en fut pas de même pour le matelot anglais que l'alcade avait interrompu dans sa déposition. Furieux, il s'avança vers le juge.

— C'est une indignité, que votre jugement ! lui cria-t-il, et vous, vous êtes un monstre !...

L'alcade, à cette apostrophe, se retourna d'un bond, puis, s'adressant à la foule des spectateurs :

— Qu'on saisisse cet homme, et qu'on le mène en prison ! dit-il.

La plèbe mexicaine, qui déteste cordialement les étrangers, et surtout les Anglais, exécuta avec empressement cet ordre.

Le matelot, saisi par vingt bras, fut entraîné aussitôt.

— Voilà pourtant où conduit la colère, dit sentencieusement l'assassin du pauvre pilotin : elle mène à l'oubli de tous les devoirs... à insulter tout ce qu'il y a de plus sacré, la magistrature !...

Un tonneau d'eau-de-vie, que l'on apporta bientôt à l'alcade, m'expliqua la douceur qu'il avait montrée envers l'accusé. Cet assassinat avait été pour lui une bonne affaire.

Je regagnai ma demeure, où je trouvai mon hôte et mon cheval, m'attendant, en compagnie, dans le salon. Je ne pus dîner ce soir-là, et je passai une triste nuit. Je pensais à cette pauvre mère et à cette jeune Jenny qui venaient de perdre si misérablement, sans le savoir, l'une un fils, l'autre, un fiancé !

F. D. P.

ÉDUCATION DOMESTIQUE.

CHOIX D'UN ÉTAT.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de prouver d'abord que l'homme ne peut se passer ici-bas d'une occupation habituelle, utile aux autres et à lui-même, en un mot, d'une profession ; qu'il n'a point été mis au monde pour user tristement ses jours dans une lâche oisiveté, quand des besoins sans cesse renaissants lui font d'un travail journalier une obligation absolue.

Voyez d'ailleurs quel triste cortège s'attache aux pas de l'homme oisif : des vices hideux qui sont bientôt suivis de la honte et de la misère, non moins affreuses, quelquefois du crime, et toujours du dégoût, de l'ennui et du mépris des autres et de nous mêmes, le plus grand des maux !

Mais, en créant l'espèce humaine, et en la mettant sans cesse aux prises avec des besoins de tout genre, des dangers de toute nature, dans le but évident d'exercer à la fois son esprit, son courage et ses forces physiques, Dieu a varié à l'infini les goûts des individus, comme il a gradué les intelligences. Et ce n'est point là une injustice, mais au contraire un des plus grands bienfaits de la Providence. Les hommes étant destinés à vivre en société, il était, en effet, indispensable, non-seulement que les diverses professions nécessaires au bien-être social fussent remplies, il fallait encore qu'elles le fussent par goût et par choix, afin que ceux qui les exerceraient pussent y trouver à la fois d'utiles ressources, la satisfaction de s'y distinguer, et l'estime qui s'attache toujours au succès.

Or, il est telle profession qui, bien qu'éminemment utile, et souvent même nécessaire au maintien de la société, serait néanmoins insupportable, sinon tout-à-fait impossible, aux âmes d'élite, aux intelligences supérieures, et où des esprits grossiers et bornés peuvent seuls se complaire et se trouver heureux.

Il est donc évident pour moi que nous marchons tous vers le but que nous a assigné la Providence, lorsque, dans le grand drame social, nous remplissons un rôle utile, et que nous le remplissons bien ; car, tout en concourant ainsi, dans la mesure de nos forces, au bien-être général, nous travaillons encore de la manière la plus efficace à notre bonheur personnel.

Mais ce rôle qui nous convient, la difficulté est de le connaître, l'embarras, de le bien choisir.

Telle est l'affaire grave et importante qui réclame avant tout nos soins, notre attention la plus sérieuse, puisque d'un choix bien fait résulte nécessairement pour nous une position aisée, l'estime et la considération publiques, et une satisfaction de tous les instants.

Mais retournez la médaille, et dites-moi, si, la pitié faisant taire chez nous tout autre sen-

timent, vous pourrez vous empêcher de plaindre de toute votre âme, l'homme assez malheureux pour avoir embrassé une profession à laquelle il n'était pas propre.

Comme sa position est alors un contre-sens, sa vie est une triste lutte, suivie de continuel revers, un tissu de désappointements, d'ennuis, de dégoûts, et bien souvent de ridicules. Encore heureux, quand, pour réparer ce qu'il regarde comme les injustices du sort, et ce qui n'est, en réalité, que le fruit de sa vanité ou de son ambition aveugle, il n'a pas recours à d'indignes moyens, qui le mènent à l'infamie.

Je ne dis rien de trop, ce me semble ; car, jetez, je vous prie, les yeux autour de vous, et voyez combien il est peu d'hommes qui parcourent avec succès la carrière qu'ils ont embrassée, et, par suite, combien de fautes, de désordres et de malheurs !

Cependant, tous, tant que nous sommes, nous naissons avec de l'aptitude, avec une vocation pour une profession quelconque, et pour peu qu'on veuille prendre la peine de l'étudier et de la connaître, on parviendra aisément à la découvrir.

**

Il suffit, en effet, pour cela, d'observer de bonne heure les goûts et le naturel des enfants, de mesurer, sans prévention, la vraie portée de leur esprit et de leurs facultés physiques, et de laisser surtout se manifester librement leur sentiment de préférence pour l'état qui les flatte et qui leur sourit, en se bornant à les éclairer par le tableau impartial des avantages qu'il présente, des inconvénients qu'il entraîne et des qualités qu'il exige ; mais sans jamais chercher à les influencer, pour les amener à ses fins, par des exagérations ou des peintures mensongères.

**

Est-ce bien ainsi qu'on procède, du moins en général ? Malheureusement non. Au lieu de consulter les goûts, la capacité, l'aptitude de ses enfants, on n'est le plus souvent guidé que par des motifs d'intérêt ou par des calculs d'amour-propre.

Et quand ensuite les résultats viennent tromper des espérances trop légèrement conçues, et qui ne pouvaient pas se réaliser, on se console en disant : „Je n'ai du moins rien à me reprocher ; j'ai fait pour mon fils d'immenses sacrifices, croyant assurer son bonheur."

Sans doute, on s'est donné beaucoup de peine, on a dépensé beaucoup d'argent, on a même été jusqu'à déranger ses affaires, afin de pouvoir dire ensuite avec complaisance : „Mon fils l'avocat, ou mon fils le docteur ;" et l'on n'a réussi en définitive qu'à en faire un avocat sans causes ou un docteur sans clientèle ; tandis qu'entre les mains d'un homme raisonnable, il eût pu faire, à moins de frais, un bon employé ou un mécanicien habile.

**

Puisse au moins le malheur d'autrui nous instruire et nous rendre sages !

Notre fils est-il né timide, tremble-t-il au moindre danger ? N'en faisons point un militaire ni un médecin. A-t-il la langue embarrassée ? N'essayons point d'en faire un orateur. Si par malheur il manque d'ordre, s'il donne dans le luxe et les folles dépenses, gardons-nous bien d'en faire un négociant. Notre erreur lui serait funeste, et nous causerait à nous-mêmes d'amers, d'inutiles regrets.

**

N'oublions jamais que le vice et l'inutilité méritent seuls le mépris des hommes, et soit que nos enfants embrassent la carrière des armes, participent à l'administration de la justice, soit qu'ils consacrent leurs talents à l'éducation de la jeunesse, au soulagement de l'humanité souffrante, ou qu'ils enrichissent leur pays en soumettant à leurs spéculations les diverses productions du globe, ou rendent l'étranger tributaire de nos arts ou de notre industrie ; soit enfin qu'ils se plaisent aux utiles, aux nobles travaux de l'agriculture, ou qu'ils embrassent tout autre profession, ils n'en peuvent pas moins rendre au pays de grands et importants services.

Tous les états honnêtes sont en même temps

LA JOURNÉE DE THOMAS-LE-MENUISIER (4 ACTES, 33 TABLEAUX) PAR CHUZ.
(Suite. — Voir le N^o. 1.)



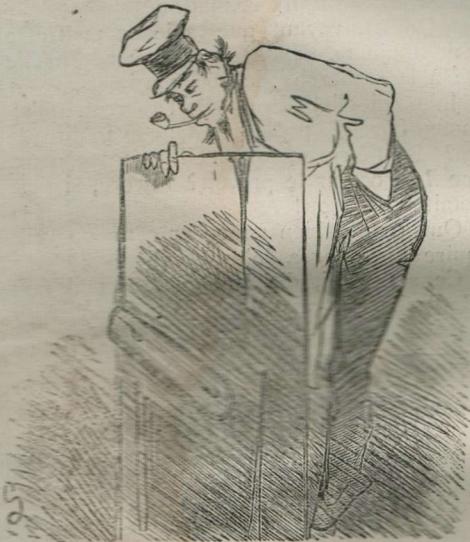
Il me faudra une planche, Madame.



Il y en a au grenier, montez cet escalier.



Ah, qu'il fait bon ici... Tiens, une Illustration Européenne! C'est drôle, ce dessin.



Mais je n'ai plus de tabac, allons en chercher.



J'ai oublié ma scie, Madame.



Ne me retiens pas: il s'agit de rudement travailler aujourd'hui.



— Ne faites pas trop de bruit, car mon mari dort encore.
— Oh, ne craignez rien, Madame.



Je déjeunerai en attendant qu'il se lève.



Il me faudra une chandelle pour graisser ma scie. Allons voir à la cuisine.
(La suite au prochain numéro.)

honorables, dès qu'on les remplit avec distinction et probité.

* *

La grande affaire, la préoccupation constante du père de famille, doit être de faire de ses enfants, d'abord des sujets dociles, afin qu'ils soient plus tard des hommes capables; de leur donner une éducation solide, afin d'en faire des âmes fortes; d'être conséquent avec ses principes, afin d'en faire des hommes de bien; enfin, de ne négliger ni soins ni dépenses pour les orner de vertus, de talents, et surtout de talents utiles. Et, s'il a le bonheur de les rendre tels qu'il puisse hardiment les présenter ensuite à ses amis et à ses ennemis, n'aurait-il pas rempli le but que nous indiquent la raison et la véritable tendresse? N'aurait-il pas bien servi son pays?

M.

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

III.

C'était bien la fille de M. Marckham, l'implacable vieillard, qui était là, étendue à terre devant lui.

Et cependant, pas un muscle de son visage ne se détendit, pas un regard de pitié ne se manifesta dans ses yeux.

Terrible comme le Sort vengeur, il resta inaccessible à tout sentiment de miséricorde.

La gouvernante s'était agenouillée devant l'infortunée, et lui soutenait la tête en disant:

— Pour l'amour du Ciel, mon cher maître, en souvenir de votre femme qui vous était si chère, ayez pitié de votre malheureuse fille... Voyez dans quel état elle se trouve: elle ne peut se mouvoir; si vous la renvoyez par ce temps-là, elle sera morte demain, et le pays entier vous jettera la pierre...

La brave femme venait de toucher une corde sensible, car le squire était fier de l'ancien nom de sa famille. Aucune tache n'en avait jamais terni l'éclat. Il aurait pu voir sa fille mourir dans la bruyère, mais il n'aurait pu souffrir que toute la contrée en fût instruite.

— Tâchez qu'elle ait disparu demain matin, dit-il d'un ton sec, car je ne veux plus la voir.

Il remit les verrous à la porte et rentra dans son appartement, sans tourner la tête.

Aussitôt qu'il eut quitté le vestibule, le mari de M^{me} Quillet sortit du coin sombre où il était resté caché pendant cette triste scène, et s'avança vers sa femme.

— Est-ce notre demoiselle? demanda-t-il à voix basse. Quel est donc ce mystère? Pourquoi l'a-t-on fait passer pour morte? Pourquoi le maître la traite-t-il ainsi?

M^{me} Quillet, dont les nerfs avaient été très-agités, et qui prévoyait un avenir bien sombre pour sa jeune maîtresse, répondit à son mari d'un ton ennuyé:

— Ne faites pas d'aussi sottes questions... Comment voulez-vous que je sache ce qui s'est passé depuis qu'on a annoncé sa mort... Je puis à peine croire qu'elle est vivante... Aidez-moi à soulager la pauvre créature; nous la porterons dans ma chambre.

Quand Miss Clara eut été déposée sur un canapé, près du feu, la femme de charge recommanda à son mari de ne souffler mot à personne de l'événement.

— Si, dit elle, le maître apprenait que nous avons fait connaître que sa fille n'est pas morte, il serait capable de tout dans sa fureur.

Puis elle ordonna au bonhomme d'aller faire du feu dans l'appartement de la jeune demoiselle et de préparer son lit.

Lorsque la vieille gouvernante fut seule avec l'enfant qu'elle avait élevée, et qu'elle lui eut enlevé ses vêtements mouillés, elle la prit dans ses bras et l'embrassa en pleurant.

— La pauvre chère fille! murmura-t-elle; que le Ciel aie pitié de nous... Il aurait mieux valu qu'elle fût réellement morte, que de devoir supporter un tel sort.

La brave femme serra dans sa main grossière les doigts effilés de Miss Clara.

— Pas d'anneau, pensa-t-elle.

Et un douloureux soupir souleva sa poitrine.

Cependant elle fit tous ses efforts pour rappeler la vie et la chaleur chez la pauvre abandonnée. Après avoir versé quelques gouttes de liqueur entre ses lèvres blêmes, elle eut la satisfaction de la voir ouvrir lentement les yeux; mais elle les referma aussitôt, comme si la lumière avait été trop forte pour l'état de faiblesse dans lequel elle se trouvait.

— Miss Clara, dit la vieille femme avec douceur, Miss Clara, est-ce bien réellement vous? Comme vous êtes changée, ma chérie! Mais quoi qu'il arrive, je ne vous abandonnerai pas, moi; ayez du courage.

La malade ne répon dit point.

M. Quillet revint quelques instants après et annonça à sa femme que la chambre était prête.

Ils y portèrent leur jeune maîtresse. Avant de se retirer, le mari de la gouvernante revint encore à la charge:

— Il faut cependant que vous me répondiez, Maria, dit-il. Le maître a dit que sa fille était morte il y a un an, et vous prétendez que la voilà!... Elle est donc bien changée, car moi, je ne l'aurais pas reconnue. Est-ce que par hasard vous ne vous tromperiez pas?

— Comme si je ne connaissais pas l'enfant que j'ai élevée!... Ecoutez, John, il y a un mystère là-dessous, cela est certain; nous ne le saurons peut-être jamais, mais dans tous les cas, je n'abandonnerai pas la chère créature, je la prends sous ma protection. Assez causé maintenant. Ecoutez, vous allez prendre le meilleur cheval de l'écurie et vous irez à Pimstone chercher un médecin... Pas le vieux médecin de la famille surtout... Ne prononcez pas le nom de Miss Clara; dites que c'est une étrangère qui est venue demander asile à Lonemoor et qu'elle a besoin de secours.

M^{me} Quillet, ayant mis la jeune fille au lit, lui baigna le visage et démêla sa chevelure, tout en lui adressant la parole.

L'infortunée la regardait en silence, sans avoir la conscience de ce qui se passait autour d'elle.

— Où peut-elle avoir été pendant cette année? se demandait la femme de charge; comment a-t-elle pu offenser son père à un tel point?

Au dehors, la tempête n'avait rien perdu de son intensité, et l'ouragan continuait à gémir dans les arbres qui entouraient l'habitation.

Le vieux squire arpentait son appartement, en proie à la haine la plus violente contre la pauvre créature qui souffrait là-haut et qu'il maudissait du fond de son âme.

Et pendant ce temps, non loin de lui, naissait un enfant tellement chétif que la fidèle M^{me} Quillet se dit qu'il n'avait qu'un souffle de vie et que certainement il ne passerait pas plus d'une heure sur la terre.

IV.

La nuit s'écoulait, et pourtant le nouveau né, que la femme de charge tenait sur ses genoux, vivait encore.

La jeune mère s'était endormie, après avoir pris une potion prescrite par le docteur que John avait amené.

Le lendemain matin, un nouveau visiteur se présenta à Lonemoor.

Il tendit sa carte au domestique qui la porta à son maître, et celui-ci ordonna qu'on fit entrer l'étranger dans son appartement.

Dès qu'il fut en présence du vieux squire, il commença par se débarrasser de son chapeau à larges bords rabattus et de l'écharpe qui lui entourait le cou.

Le vieillard alla vers lui, et, sans le saluer, il lui dit à voix basse:

— Eh bien, quelle nouvelle m'apportez-vous?

— Aucune, et pourtant j'ai remué ciel et terre, comme on dit vulgairement.

— Je m'en doutais... Moi, j'ai eu plus de chance que vous. Ecoutez... Mais approchez davantage, car souvent les murs ont des oreilles.

L'étrange visiteur s'avança vers M. Markham qui lui souffla quelques mots à l'oreille.

— Est-il possible! exclama-t-il en reculant vivement comme s'il venait d'être piqué par une vipère. Pauvre fille, pauvre fille!... Ici,

seule, entre la vie et la mort!... Maintenant, ajouta-t-il d'un ton plus calme, insistez-vous pour que je continue?

— Comment, si j'insiste!... mais maintenant plus que jamais.

— M. Markham, n'avez-vous donc aucune pitié? ne vous restet-il plus un sentiment humain?...

— De la pitié! En ont-ils eu pour moi? fit-il avec amertume. N'ont-ils pas foulé aux pieds mon honneur, mes espérances les plus chères? n'ont-ils pas fait de ma vie une torture qui ne cessera qu'avec mon dernier souffle? Non, non, je ne connais pas la pitié, je ne connais que la vengeance. Je suis inflexible comme la Fatalité... Et quant à vous, si vous ne voulez pas me prêter votre concours, je m'adresserai ailleurs; et surtout n'oubliez pas que vous êtes trop bien payé pour être sentimental.

L'inconnu baissa la tête sans répondre.

— Quand serez-vous prêt à partir? interrogea le squire en fronçant les sourcils.

— Ce sera quand vous voudrez; je suis à votre disposition.

— Bien. Voici mes instructions, continua l'implacable vieillard en lui remettant un petit paquet cacheté; et voici cinq cents livres. Lorsque cette somme sera épuisée vous m'écrirez.

Sans desserrer les dents, l'inconnu remit son chapeau, dont il rabassa les bords, s'enveloppa de son écharpe de manière à ce que ses traits fussent entièrement cachés, et jetant un demi-regard sur le maître de Lonemoor, qui était tombé épuisé dans un fauteuil, il quitta l'appartement et sortit de la maison.

M^{me} Quillet, voyant que sa jeune maîtresse dormait toujours, déposa l'enfant à côté d'elle et alla à la recherche de son mari.

— John, dit-elle, dès qu'elle l'aperçut, qu'allons-nous faire à présent? Que va dire le maître? Peut-être mourront-elles toutes deux, comme le docteur le prévoit? Encore, si l'enfant était un garçon!

— Qui oserait bien annoncer cette nouvelle au squire? interrogea John.

— Ce sera moi, dit la femme, car il faut qu'il le sache. Je vais lui porter son déjeuner et je profiterai de l'occasion.

Lorsque la gouvernante entra dans l'appartement de M. Markham, elle alla déposer sur la table le plateau qu'elle tenait en main.

Le père de Clara, assis dans son fauteuil, semblait avoir vieilli de dix ans depuis la veille. Il ne leva pas la tête et ne parut pas s'apercevoir de la présence de la vieille domestique.

— Voici votre café, Monsieur, dit-elle; vos œufs sont cuits à point.

Il jeta à la femme de charge un regard interrogateur, car ses lèvres n'auraient pu formuler aucune question.

M^{me} Quillet comprit.

— Elle est dans son ancien appartement, répondit-elle. Elle est bien mal... j'ai fait appeler le docteur. Et... et... il y a en haut un nouveau-né... C'est une fille...

Le vieillard se dressa debout, ses traits devinrent effrayants à voir, et il tendit vers la porte son doigt long et osseux.

La bonne femme, pleine de terreur, s'élança hors de la chambre, dont elle ferma la porte avec violence, alla rendre compte à son mari de la crise qu'elle venait de subir et déclara que, pour tout l'or du monde, elle ne mettrait plus les pieds de longtemps dans le salon de son maître.

(A continuer.)

LA BOITE AUX JEUX D'ESPRIT

Enigme.

Ma femme veut, bon gré malgré,
Faire tout à la sienne,
Et prétend d'un ton assuré,
Ne rien faire à la mienne.
Quand elle entre dans ses accès,
Telle est enfin la sienne,
Qu'il me faut, pour avoir la paix,
Lui soumettre la mienne.